

## EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS 1858-1859.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Auriez-vous la bonté de me confier, pour cette année seulement, le compte-rendu de l'Exposition? Si je n'ai pas les connaissances et le talent de vos collaborateurs habituels je tâcherai de racheter par la brièveté et la concision toutes les qualités qui me manquent.

“A propos de tableaux comme à propos de livres  
“Les longs articles me font peur. »

L'Exposition de cette année est belle, et si les six cents numéros du livret n'indiquent pas tous des chefs-d'œuvre ils rappellent en général des toiles qui méritent une attention sérieuse, quelques unes même une admiration sincère; commençons par deux tableaux vraiment hors ligne, qui ont disparu dès les premiers jours.

Deux batailles envoyées par M. Bellangé et portant les n°s 39 et 40, ont été en effet retirées, par un prince russe, dit-on, leur aequéreur, au moment où elles commençaient à fixer les regards et les sympathies. L'une : *Charge de Cuirassiers*, effet du matin, représentait une mêlée affreuse, au milieu de laquelle se précipitait, avec une furie toute française, un magnifique régiment. Les boulets font bien quelques trouées dans les rangs, les braves tombent bien là et là, les uns blessés mettant la main sur leur blessure, ou se traînant hors du conflit, d'autres tués raides et mourant tout d'une pièce ; mais les autres ! comme ils chargent cette redoute, dont les canons font tant de mal ! comme les officiers se précipitent, l'épée à la main, précédant à peine l'ouragan de feu qui va tout renverser ! Que la gloire est belle puisqu'on s'expose à tant de dangers pour l'obtenir !

L'autre, *Le Soir de la Bataille*, effet de soleil couchant, représente la victoire ; l'armée ennemie est en fuite et les héros que nous avons vus si superbes et si fiers jouissent du triomphe des vainqueurs. Les rangs sont éclaireis, la moitié du régiment a succombé et les survivants parviennent mal à s'aligner ; les chevaux épuisés et fourbus frémissent sur leurs jambes pâleblement tendues ; le porte-drapeau, la tête enveloppée d'un foulard, abandonne la bride à sa monture, mais redresse son corps brisé et meurtri, car l'Empereur s'approche, suivi de son état-major, et une parole de satisfaction, un ruban, peut-être, vont payer tant de souffrances. La plaine est couverte au loin de cadavres et de débris ; bien des mères vont pleurer, mais la France comptera un succès de plus. Ces deux petites toiles sont deux grands tableaux d'histoire ; la première est pleine d'une fougue brûlante, la seconde est empreinte, malgré la gloire, d'une profonde mélancolie. Que doit-ce donc être pour les vaincus ! L'adresse du pinceau n'est pas tout ; on est peintre habile quand on exécute dans la perfection ; on est grand peintre quand on donne à réfléchir.

Le n° 475 offre un parfait contraste avec les précédents. Ce n'est plus une mêlée furieuse, tourbillonnant au milieu de la plaine, c'est un atelier calme et tranquille où des savants travaillent sous les yeux de leur imprimeur. *L'Atelier de Robert Estienne*, par M. Popelin, est peint sagelement, sans éclat ; rien n'éblouit les yeux, mais tout se tient, tout se lie et, dans cette pièce modeste, personnages, machines, et accessoires, forment un ensemble harmonieux. L'œuvre est belle, largement exécutée, les têtes sont pleines de caractère ; l'expression du cardinal qui regarde un livre est d'une grande vérité. Le livret nous apprend que ces graves personnages sont Guillaume Budé, Rabelais, Vatable, Tussan et le cardinal du Bellay. Au milieu de ces célébrités on aime la figure digne et intelligente de l'imprimeur.